

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, No 249.—SAMEDI, 9 FÉVRIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA MARCHANDE DE FRUITS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 FÉVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Poésie : Le chant de l'ouvrier, par J. B. Caouette.—La femme canadienne, par Ulrich Barthe.—Rémémorance du passé, par J. Ubald Brûlé ptre.—A l'emporte-pièce, par Over There.—L'homme et les mondes, par L. A. Gouzeon.—L'héroïne de Louisbourg, par Adam Mizare.—La femme modèle.—Primes du mois de janvier : Listes des numéros gagnants.—Connaissances Utiles.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Les échecs.—Feuilletons : Guet-à-pens (suite).—Sans Mère.

GRAVURES : Portrait de Madame Albani.—Madame Albani dans huit des principaux rôles de son répertoire.—Portraits du général Boulanger et de M. Jacques.—Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
86 Primes, à \$1	•	•	•	•	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40, Place Jacques Cartier.



Il me faut donc vous parler encore du général Boulanger, puisque la direction, obéissant du reste, en cela, aux besoins de l'actualité, a décidé de publier les portraits des deux candidats à l'élection qui vient de faire tant de bruit dans le monde.

Avouez que cette élection était très curieuse !

Le problème posé était celui-ci : lequel des deux, du ministère ou des boulangistes, est le plus fort à Paris ? Et il est arrivé que le général Boulanger a été élu par je ne sais combien de centaines de mille braves gens qui sont tout prêts à le jeter à l'eau à la première occasion.

Le ministère avait choisi monsieur Jacques, qui s'en est allé Jacques comme devant, mais, est-ce à dire pour cela que son adversaire a été élu par ses partisans ?

Je ne le crois pas, car si on enlevait à l'élu les voix orléanistes, bonapartistes, jérômistes, etc., sans oublier celles des amis de Louise Michel, la grande anarchiste-communarde, il est bien probable qu'on serait très embarrassé de trouver des boulangistes.

Ainsi qu'on l'a déjà dit, en faisant un affreux jeu de mots, la majorité a voté pour le général, mais ce n'est pas Boulanger qui est général c'est le mécontentement.

Quoiqu'il en soit, les électeurs l'ont élu.

** Maintenant, voici quelques renseignements biographiques qui pourraient intéresser mes lecteurs ; ils sont empruntés au *New-York Herald*.

George-Ernest-Jean-Marie Boulanger est né à Rennes en avril 1837. Sorti de l'école de Saint-Cyr en 1856, il devint capitaine en 1862, commandant en juillet 1870, lieutenant-colonel en novembre 1870, colonel en 1874, général de brigade en 1880, général de division en 1884 et ministre de la guerre le 7 janvier 1886.

Il fut blessé à Turbigo, en Italie, en 1859 ; à la bataille de Trai-Dran, en Cochinchine, 1862, et à la bataille de Champigny, sous Paris, 1870.

Comme ministre de la guerre, le général Boulanger brilla à la fois comme l'ami du soldat et comme la personnification du patriotisme militaire. Ce fut au point que son nom et ses façons d'agir excitèrent si profondément l'attention à Berlin que les citoyens clairvoyants comprirent que le général pouvait fournir au prince de Bismarck des motifs plausibles pour des représentations officielles qui se termineraient soit par la guerre entre la France et l'Allemagne, soit par l'humiliation de la France.

Pour cette raison, on jugea prudent de se débarrasser de ce ministre inflammable et dans ce but la Chambre renversa le cabinet dont il faisait partie.

Le ministère qui lui succéda envoya le général Boulanger à Clermont-Ferrand, comme commandant du 13^e corps d'armée. Mécontent de ce rôle plus humble, le général commença à conspirer pour son propre avancement, par des voies subreptices. Il ne réussit pas à tenir ses agissements secrets, et il fut mis aux arrêts pour avoir manqué à la discipline.

Agissant, sans aucun doute, avec l'intention arrêtée de forcer le ministre, son successeur, à lui rendre sa liberté en le rayant des cadres de l'armée, le général Boulanger continua son attitude d'insubordination, et enfin, il obtint la liberté qu'il désirait. Un conseil, composé de généraux, ses collègues, l'expulsa de l'armée. Il profita de sa liberté pour entrer à la Chambre. Dans un discours qu'il se hâta de prononcer, il fit une triste figure et donna sa démission. Puis il provoqua M. Floquet en duel et fut grièvement blessé. Deux mois après, il était élu dans trois départements : la Somme, la Charente-Inférieure et le Nord.

Quand à sa conduite envers le duc d'Aumale dont il avait sollicité l'appui, on la connaît, et on sait qu'il a grandement contribué à le faire exiler ainsi que les autres princes de la famille d'Orléans.

** Un journaliste parisien, Henry Maret, s'exprimait ainsi sur le compte du général Boulanger, quelques jours avant l'élection :

Je vois bien, général, que vous vous prenez pour un grand homme. C'est votre avis. C'est aussi celui de Laguerre et de Vergoin. Nous, nous nous méfions. Les grands hommes se révèlent d'ordinaire par d'autres actes. Il nous semble que passer la majeure partie de son temps à poser devant des photographes, et le reste à rédiger des réclames électorales, constitue une mauvaise préparation à gagner des batailles. Beaucoup de ceux qui vous connaissent mieux que nous, ont peu de foi dans votre mérite exceptionnel. Voulez-vous que je vous dise toute la vérité ? Eh bien ! nous sommes persuadés que si, par malheur, votre vœu se réalisait et qu'en possession du pouvoir, vous fussiez le chef de l'armée, vous seriez incapable de la conduire.

Mais, me direz-vous, je ne tiens pas autant que cela à faire la guerre.

Général, je vous crois. Je crois que vous tenez surtout à être le maître de la France, et que si on voulait vous la laisser gouverner paisiblement, vous prendriez votre mal en patience. Par malheur, cela est impossible, et, eussiez-vous les meilleures intentions du monde, il est une chose qu'on ne saurait trop répéter aux électeurs, c'est que votre avènement est fatalement la guerre.

Savez-vous pourquoi ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple. Vous promettez tout : ce qui est aisé, quand on n'est rien...

...Un jour, ce sont les actionnaires de Panama à qui vous promettez de rembourser avec l'argent des contribuables ; le lendemain, c'est aux contribuables que vous promettez de ne plus demander d'argent. Hier vous vous engagez vis à vis des marchands de vins, aujourd'hui vous vous liez vis à vis des consommateurs, vous assurez des traitements supérieurs à tous les officiers, à tous les employés ; cependant vous ferez des économies dans le budget, car vous jurez qu'il n'y aura point de déficit. Augmenter les ressources du Trésor, sans rien demander au contribuable, cela n'est pour vous qu'un jeu.

...Vous ferez tout pour l'ouvrier, et tout aussi pour le bourgeois. Vous contenterez le pauvre et le riche, vous concilierez le Grand Turc avec la République de Venise, et vous n'oterez rien à la liberté, tout en ajoutant à la dictature. Tous les commerces seront protégés, même quand la protection de l'un est incompatible avec celle de l'autre. Vous rendrez à la France sa gloire, au négoce sa prospérité, au paysan son blé, au pauvre diable son pain, aux curés les élèves des instituteurs, aux instituteurs les élèves des curés, à la justice son prestige, et à mademoiselle X... sa vertu. En outre, vous paierez vos dettes.

Eh bien, le jour où la France se remettrait entre vos mains, serait le jour de l'échéance. Il faudrait s'acquitter. Or, vous savez mieux que personne, que cela vous serait impossible.

Dans ces cas-là, il n'y a qu'un dérivatif, la guerre. Seule la victoire peut faire oublier les serments, tuer les réclames, étouffer les revendications. Quant à la défaite, elle effacerait avec vous jusqu'au nom de la patrie.

Je suis de l'avis de M. Maret, l'élection de Boulanger signifie certainement des coups de fusil sur le Rhin ou.....dans la rue.

Peut-être les deux.

** Quand aux journaux amis de la cause du général, le ton qu'ils avaient adopté était des plus significatifs et les articles pouvaient se résumer ainsi :

Votons pour l'ennemi du gouvernement actuel,

et tuons la république avec Boulanger qui se dit républicain.

Mais il y avait toujours ce gravé sous entendu : Demain nous le mettrons de côté et nous nous battons entre nous.

Toute l'Europe a appris avec stupeur la décision de Paris.

Et voilà la situation.

** C'est avec plaisir, maintenant, que je m'acquiesce du devoir de vous dire quelques mots d'une autre célébrité qui, elle aussi, fait beaucoup de bruit, mais d'un genre tout à fait différent ; je veux parler de la gracieuse Albani.

La charmante artiste est venue revoir les neiges du pays natal, et chacun s'est empressé de faire fête à l'enfant aimé.

Je l'ai vue le soir de son arrivée à Québec, alors qu'elle assistait à une séance de l'Assemblée Législative, écoutant, souriante, une grave discussion dans laquelle tout le monde parlait de travers... ; (n'oubliez pas l'e mon vieux typo) de la traverse de Québec à Lévi, et, vraiment, on aurait cru que cela l'amusait.

La jeunesse dont elle porte le nom lui est restée fidèle et, en voyant ses fraîches couleurs, j'ai constaté avec plaisir que le vent de nord-est, ce vent si rude d'ordinaire, s'était montré galant envers elle, en lui mettant des roses aux joues et des brillants dans les yeux.

Mais, qu'ai-je lu dans les journaux ? que c'était un voyage d'adieu ?

Oh ! de grâce, madame, ne prononcez pas ce mot si plein de tristesse, si gros de larmes !

Nous vous reverrons ; vous voudrez revoir encore la maison où vous avez été bercée, les champs où vous avez couru autrefois, le clocher dont vous avez gardé le souvenir, la vieille église où vous avez prié, les amis que vous laissez, les neiges que vous avez aimées !

Adieu,..... jusqu'au revoir !

** Nous vous reverrons, mais, hélas ! il en est d'autres qui sont partis pour toujours, et qui jamais ne reviendront !

L'ex-vice-consul de France, Charles Ovide Perault vient de mourir, plein de jeunesse et de force, alors qu'il semblait devoir vivre longtemps encore, à peine âgé de quarante six ans !

Le prince Rodolphe d'Autriche, fils de l'Empereur, vient aussi de disparaître dans des circonstances assez étranges pour faire croire à un assassinat.

C'est une perte pour la France, car, si ce que l'on raconte est vrai, il n'aimait pas Guillaume II empereur d'Allemagne qu'il reconnaissait comme un homme orgueilleux, sans valeur et qui ne sait que haïr tout ce qui est français.

** Par contre, Dieu merci ! il est des morts qui se portent bien, témoin ce brave Faucher de Saint-Maurice.

Pendant notre séjour à Paris, Hébert (le statuaire) se promenait un jour avec Faucher, quand, en passant rue du Bac, l'artiste fit remarquer à son compagnon quelque chose, un livre exposé chez un libraire, en la fort bonne compagnie d'ouvrages des premiers écrivains français.

—Tiens ! dit Faucher, *A la Brunante*, un de mes livres ! Justement, j'en ai besoin, l'ayant promis à Claretie. Entrons !

—Combien ce livre, *A la Brunante* ?

—Vingt francs, monsieur.

—Vingt francs, c'est bien cher, ce me semble ?

—Non, monsieur, l'auteur, un Canadien, est mort depuis peu ; ses ouvrages sont très rares et très demandés. Prenez-le à vingt francs, croyez-moi, il en vaudra trente dans quelques jours.

—C'est votre dernier prix ?

—Le dernier.

Faucher paya royalement et s'en alla, tout surpris de voir que sa plume était si estimée en France, et tout heureux de se sentir si vigoureux et si vivant... quoique mort.

—Ah ! mon cher, dit-il à Hébert en partant, si j'étais vraiment mort, je crois que je ferais fortune.

LÉON LEDIEU



LE CHANT DE L'OUVRIER

(MUSIQUE DE M. R. L....)

I

Quel est ce Canadien,
Sans gloire et sans envie, }
Qui pa-se dans la vie }
En pratiquant le bien? } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,
De nos labeurs, de nos efforts ;
Amusons-nous comme nos pères !
Soyons unis pour être forts !
En vrais lurons,
Sur tous les tons,
Chantons, chantons !

II

Qui donc, à dix-huit ans,
Joyeux, entre en ménage,
N'ayant pour tout partage }
Que ses deux bras vaillants? } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

Reposons-nous, joyeux confrères, etc

III

Au temple du Seigneur,
Quel est celui qui prie
Pour sa chère patrie }
Avec plus de ferveur? } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

Reposons-nous, joyeux confrères, etc.

IV

Qui marche au premier rang
Et porte la bannière,
La tête haute et fière, }
Le jour de la Saint-Jean? } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

Reposons-nous, joyeux confrères, etc.

V

Qui supporte toujours
Avec joie et courage
L'humilant ouvrage }
Et le fardeau des jours? } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

Reposons-nous, joyeux confrères, etc.

VI

Qui fait le Canada
Si riche et si prospère ?
Ce n'est pas l'Angleterre, }
Et non plus le soldat ; } Bis
C'est l'ouvrier, c'est l'ouvrier!

Reposons-nous, joyeux confrères, etc.

VII

Où donc est la vigueur,
L'espoir et l'allégresse,
L'amour et la tendresse }
Et surtout le bonheur? } Bis
Chez l'ouvrier, chez l'ouvrier!

REFRAIN :

Reposons-nous, joyeux confrères,
De nos labeurs, de nos efforts ;
Amusons-nous comme nos pères !
Soyons unis pour être forts !
En vrais lurons,
Sur tous les tons,
Chantons, chantons !

J. B. Caouette

Québec, février 1889.

LA FEMME CANADIENNE

Monsieur le Rédacteur,

Québec, 4 février 1889.

Veillez remercier pour moi, par l'entremise de votre journal, si vous ne pouvez le faire autrement, votre charmante collaboratrice, Marie-Laure, pour le bouquet... spirituel—c'est le cas de le dire comme dans *Petit Chose*—qu'elle vient d'adresser à l'humble panégyriste de la femme canadienne.

Estime et gratitude : deux bien belles fleurs, en effet, et le journaliste a si peu l'habitude d'en recevoir, de celles-là !

Je suis trop obligé de Marie-Laure et me sens dans une situation trop délicate, avec mon bouquet dans les mains... qui me gêne pas mal,—soit dit entre-nous,—pour lui dire à mon tour ce que je pense de sa manière de tourner un compliment.

Un mot seulement, madame ou mademoiselle Marie-Laure (choisissez !) : Vous me confirmez dans le jugement que j'ai osé porter sur les aptitudes littéraires des Canadiennes. Vous êtes bien comme toutes les autres, allez !... avec cette différence qu'à votre couvent on ne néglige pas autant les points-et-virgules que je l'ai écrit, et qu'on n'y apprend en plus à penser avec originalité, ce qui est le grand secret du succès dans la littérature de notre original de siècle.

Plaçons ici une idée pratique. Je suis toujours étonné, chaque fois que j'ouvre LE MONDE ILLUSTRÉ, du nombre de vos collaboratrices. Les articles signés de noms féminins ont une saveur particulière. Il y a là une mine à exploiter. Dommage que tant de talent ne trouve pas un débouché ! Quand donc aurons-nous une presse assez riche pour payer celles qui savent tenir une plume ?

Si vous donniez l'exemple, messieurs du MONDE ILLUSTRÉ?... en ouvrant un concours... pas de beauté, par exemple, ni d'estime et de gratitude... car Marie-Laure n'aurait qu'à prendre tous ces prix pour elle, et la partie ne serait pas égale !... Mais offrez une couronne—à l'effigie de la reine, celles-là sont mieux appréciées—pour le meilleur essai sur un sujet donné, ou pour la plus jolie nouvelle : et qui sait ? il y aurait peut-être encore une chance pour Marie-Laure ! Ce serait alors mon tour de lui tourner un compliment.

Confraternellement à vous,

ULRIC BARTHE.

RÉMINISCENCES DU PASSÉ

Je tran-cris, pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, un petit travail composé il y a déjà quelques années. Le morceau a pour titre : *Dieu a tout fait pour l'homme dont la vie passe si vite.*

Le doux printemps accompagné de la rose, son fidèle interprète, répandant avec une tendre prodigalité le baume enchanter de ses parfums délicieux... La brillante verdure couvrant le sol de son tapis éblouissant... Les nuages errant dans l'imminence des cieux, distribuant avec une orgueilleuse profusion, leurs ondées bienfaisantes... Le crépuscule si beau de l'aube matinale... L'aurore pourprée versant la joie à flots d'or dans le cœur, hélas ! si peu reconnaissant de l'homme mille et mille fois heureux... L'astre brillant des cieux le saluant de sa tête radieuse... Le zéphir caressant, agitant de ses tièdes haleines la rose naissante... Puis le roucoulement monotone de la timide colombe ; le léger frémissement de la faible branche qui la soutient ; l'harmonieuse mélodie du rossignol si petit, l'abeille fugitive se plongeant en murmurant dans le calice odoriférant des fleurs, l'ornement du vallon... L'agréable murmure de la source voisine, roulant avec lenteur ses belles eaux de cristal... En un mot, toute la pompeuse magnificence, dont l'auguste majesté du Roi des Rois s'est plu à enrichir notre frêle existence, verra bientôt finir notre courte vie. Et ce bosquet si beau, vrai paradis terrestre, ne le verra plus foulant d'un pas joueur le gazon riant qui l'environne. Bientôt de longues années écoulées sur sa froide dépouille, effaceront jusqu'au souvenir de sa trop courte existence. Et cette nature si belle, multipliera tous les jours ses beautés et ses charmes ravissants : et alors que sera-t-il ? une poussière impuissante que dispersera le moindre vent.

Le monde est un ami perfide, un compagnon infidèle ; évitons avec soin ses caresses trompeuses. Homme vain, songe, songe que tu ne peux faire un pas sans fouler aux pieds la poussière de ceux qui t'ont précédé ; jette un regard pensif et silencieux sur la tombe qui s'entrouve déjà pour te recevoir. O vanité des choses humaines ! O inconscience des amitiés d'ici-bas ! O beauté de l'amitié de Dieu ! ! !

J. UBALD BRULÉ, ptre.

NOUVEAU JOURNAL

Un nouveau journal vient de paraître : *La Vie Illustrée*. M. W. A. Grenier en est le directeur-gérant.

Succès à notre nouveau confrère.

A L'EMPORTE-PIÈCE

L'élection de Boulanger est terrifiante de conséquences. Zola dirait : *Terre et fiente*.

En effet, voici la décomposition de cette élection.

Boulanger est le tapis sur lequel on s'essuie les pieds.

Rochefort occupe le gradin—j'allais dire le gradin—près de cette sentine césarienne.

Cassagnac frise sournoisement sa moustache sur le second gradin.

Le comte de Paris, du haut de son cheval, attend le moment de faire revivre et rayonner l'éclat de treize siècles de gloire royale.

Comme on le voit, cette farce politique va finir par un conte.

Pauvre France ! Revenez-nous, Monseigneur, pour nettoyer ces écuries d'augias d'un coup de votre cravache.

* *

Les journaux du pays ont fait grand bruit, à propos d'un officier supérieur, mis aux arrêts par un autre officier plus supérieur que lui. Or, un autre officier, plus supérieur que les deux en cause, a prononcé, entre deux bouffées de cigares, que les deux officiers en question étaient aussi blâmables l'un que l'autre.

Jusque là, c'est fort bien ; mais l'un des officier ayant fait dix jours d'arrêts, pourquoi l'autre ne les ferait-il pas ?

En matière civile, si un homme condamné pour un délit quelconque est puni, et si plus tard on lui trouve un complice, est-ce que ce complice ne subit pas la même peine ? C'est le cas de répéter à nos militaires comme pour tant d'autres cas semblables : *Cedant arma togæ*.

* *

Des militaires, je tombe chez les Chartreux. Cela se ressemble fort comme discipline et esprit de corps.

Une maison anglaise, fort désintéressée, dit-on, a proposé la bagatelle de soixante-quinze millions de francs—vous avez bien lu, \$17,000,000 !—pour acquérir le monopole de la Chartreuse, cette liqueur française et catholique qui soulage tant de misères physiques et morales.

Les Chartreux ont refusé cette offre satanique. Pourquoi ? Parce que le monopole qui sert à faire la charité du Christ, ne doit pas passer dans les mains de ceux qui ont rendu la tunique de l'homme-Dieu pour trente deniers.

* *

Pour finir : On parle des Parisiens, des Marseillais et des Gascons. Parlons un peu du Canayen, de ce brave habitant qui, à l'instar des chrétiens du Moyen-Age, aime son Dieu, sa femme, son foyer.

On parlait de madame Albani.

—Oh ! dit l'un d'eux, elle chante bien, mais ça lui est pas difficile.

—Comment ça ?

—Dam ! il paraît qu'un jour en chantant l'*Ave Maria*, de Gounod, un œuf de fauvette lui est tombé dans la gorge.

OVER THERE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.—Mme DE MAINTENON.

On dit plus facilement du mal de ses amis que du bien de ses ennemis.—G. M. VALTOUR.

La popularité est, comme l'air, une puissance qui élève et ne porte pas.—LAMENNAIS.

Plus le but est loin, plus il faut viser haut.—F. DE LESSEPS.

Les manières aimables sont, pour beaucoup de gens, comme un habit d'ordonnance que l'on quitte on sortant de chez soi.—G. M. DE VALTOUR.

Les gens faibles sont l'avant-garde de l'armée des méchants : ils font plus de mal que l'armée même.—CHAMFORT.

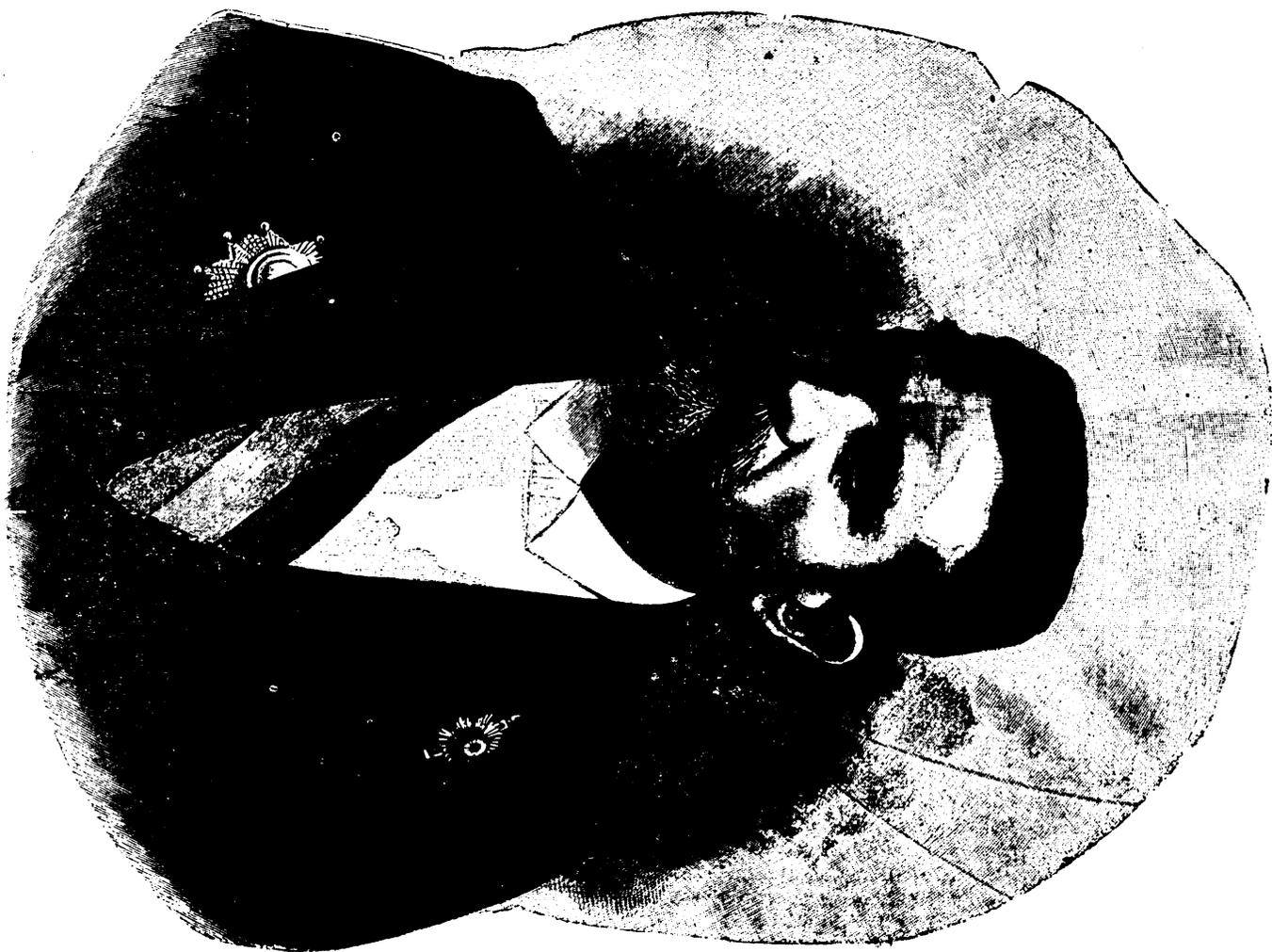


MADAME ALBANI
 DANS HUIT DES PRINCIPAUX ROLES DE SON RÉPERTOIRE



M. JACQUES

PARIS. — L'ELECTION DE LA SEINE.—(Voir Entre-Nous)



LE GÉNÉRAL BOULANGER

L'HOMME ET LES MONDES

Le ciel brille d'un vif éclat, miroitant sur tout son dôme de la scintillation des astres. Il est beau comme la nuit où naquit le divin Enfant, quand les anges, s'accompagnant de leurs instruments mélodieux, chantaient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes d'une bonne volonté !*

Les étoiles, ces yeux de feu du firmament, palpitent d'ardeur ; et lorsque l'homme les considère, la vivacité de leurs prunelles se repose dans son regard, où paraît l'image de Dieu.

Cependant, presque tous les humains étaient penchés vers la terre et n'avaient pour la splendeur du ciel que les regards indifférents de la brute, lorsque le Créateur se fit homme dans une étable, comme pour enseigner que le monde ressemblait à une vaste étable d'animaux.

Et il naît dans la nuit ; car des ténèbres profondes pesaient sur l'esprit de l'homme, ténèbres dont il allait soulever, déchirer les voiles.

Il naît dans la nuit. Le jour cache les astres, et l'on n'aperçoit que de petits objets dans un horizon étroit. Mais il naît dans une nuit dépourvue de nuages, dont la clarté ne blesse pas l'œil de l'homme, facile à éblouir par les rayons du soleil et les vanités qu'il éclaire, nuit étoilée qui invite à la contemplation, et du fini attire à l'infini en ouvrant les portes d'un horizon sans borne.

Ces étoiles de la voûte azurée, on le sait, sont des soleils avec leurs planètes, comme le nôtre. Cette voie lactée, ces légers flocons qui y paraissent de distance en distance, composent des nébuleuses, masses fourmillantes de soleils et de planètes. Elles s'agglomèrent avec des nébuleuses semblables que le télescope fait voir ; et celles-ci s'enchaînent avec d'autres, invisibles ; et ces dernières s'entrelacent avec d'autres plus reculées dans l'espace insondable, et ainsi de suite à l'infini, pour rouler sans cesse, en étendant leurs cercles démesurés sur le penchant de la création féconde.

Mais où est-ce que je me perds ? O homme ! petit par ton corps mais grand par ton esprit, ne te troubles pas. Tu embrasses la création tout entière. Et c'est pour toi, créé à son image et à sa ressemblance, que le Créateur s'est incarné, et non pour la terre, ni pour la multitude des mondes matériels qui ne pensent point.

Par son intelligence, l'homme pénètre les mondes, les compte, les pèse ; puis, descendant dans les êtres imperceptibles, il renverse l'immensité dans ce qui ne paraissait que néant, en sorte qu'il est comme au milieu de deux infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Le géant qui, par hypothèse, porterait dans ses mains notre nébuleuse, quand bien même il la rapprocherait de ses yeux, n'y pourrait apercevoir la terre avec les plus forts instruments de vision. Elle serait pour lui l'atome d'un atome, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Et toi, ô homme ! où serais-tu ? perdu dans le néant, sans doute. Mais ne t'étonnes pas trop. A la lumière de ton esprit tu te retrouves, et sur le vaste espace tes ailes s'étendent plus vastes encore.

Relativement à son corps, l'homme peut aussi acquérir d'énormes proportions. En effet, changeons la perspective. Tiens toi, ô homme ! solidement sur ta terre, et que maintenant les nébuleuses approchent. Que celles qui sont comme des points, que celles qui, sous le rayon visuel de l'œil nu s'anéantissent, et que le verre optique rappelle au jour ainsi que des infiniments petits, que celles qui, plus reculées dans les confins de l'espace, échappent à ton pouvoir physique, mais non à ta puissance intellectuelle, se mettent en marche, bataillons de l'infini : quelles convergent vers toi, en se resserrant et se concentrant dans leurs évolutions, de manière à garder de près l'exiguïté de l'éloignement. Les voilà à la portée de tes bras. Tu peux les prendre comme des balles. Homme, tu te joues avec des mondes, des milliards de mondes ! tu les tournes et retournes en tous sens avec leurs firmaments, leurs océans, leurs continents. Et, s'ils sont habités, comme on le croit, que d'empires, que de couronnes tu possèdes, ô monarque de l'univers !

N'es-tu pas devenu ce géant de tout à l'heure ? Mais ne t'étonnes pas, image de l'infini !

Ce n'est pas tout. Pour marquer les temps, avec une vitesse inouïe ces mondes des nébuleuses roulent les uns autour des autres. Devant toi, homme, en un instant de ta vie, que de siècles, que de générations passent ! Image de l'Eternel, ne t'étonnes pas encore.

Ces nébuleuses te semblent comme de petites boules, dont les molécules sont d'innombrables soleils. Ces molécules s'agitent comme dans un métal en fusion, métal stellaire qui, solidifié, battu sur l'enclume du Forgeron divin, se taille sous les coups de son pesant marteau en pierres célestes, pour servir, celles dont tu vois voler les étincelles, avec d'autres que les anges distinguent dans les espaces des espaces, à l'édification des murs, des temples et des palais de l'immortel séjour.

Car il se fera un changement, une rénovation. Le monde matériel, en conséquence du monde spirituel qui s'est perfectionné lors de l'épreuve des anges, se renouvellera pour les hommes qui, déchus, se rétablissent par la foi en Celui dont l'incarnation s'est faite le germe de la transformation de tous les mondes universels.

Sur cette terre où l'homme naît, il prend un corps ; et sur cette terre, où l'homme souffre, il souffre pour lui montrer par la voie de l'expiation la voie du triomphe.

Homme-Dieu, il meurt sur cette terre où l'homme n'est pas destiné à vivre, et il place son trône dans le ciel des cieux, patrie de l'homme.

Et quand l'homme a bien rempli son épreuve, il reçoit son esprit après sa mort, et le garde jusqu'au jour de l'accomplissement des temps, où il le réunira au corps, pour les placer, homme parfait, avec toutes les qualités surnaturelles qu'exigera son nouvel état, dans l'édifice construit d'étoiles retouchées de ses mains créatrices.

C'est pour cela, pour mettre en son lieu l'homme créé à son image et à sa ressemblance que le Fils de Dieu s'est incarné. Et il s'est fait homme dans un petit monde, et sur ce petit monde, non pas dans la première des villes, la Rome des maîtres de l'univers, comme l'appelaient pompeusement les Césars, pas même à Jérusalem, la cité prophétique, mais à Bethléem, petit coin ignoré, et là, non pas dans un palais, ni dans un hôtelier, ni dans la maison du pauvre, mais dans l'étable des animaux.

Que fait le Tout-Puissant ? Il enfonce son levier dans le bas pour redresser les mondes qui dévient, secouer, rejeter les superbes qui, trop élancés, s'y tiennent mal, et confirmer les humbles qui, prosternés, s'y tiennent bien.

Humilie-toi, insensé, si gonflé d'admiration pour ta science des masses de matière voguant dans le vide, tu méprises la bassesse profonde de l'Incarnation du Verbe.

Et qu'à donc tant d'importance à ses yeux la grandeur des mondes ? Il est l'Infini absolu, l'Infini en acte, l'Eternel. Pour lui, tous les mondes et tous les cercles qu'ils décrivent, c'est toujours comme un point. Il ressort infiniment au delà, quel qu'extension qu'ils prennent. Devant sa face tous sont comme s'ils n'étaient pas, et son regard n'a pas besoin de microscope pour sonder le néant.

Accomplissant un acte d'humilité, ainsi qu'un atome entre les atomes, il est conçu dans le sein d'une femme ; et après une vie de travail et de douleur, une mort ignominieuse sur un gibet, c'est dans le sein du tombeau qu'il va.

Dans son abjection volontaire, à l'exemple des Juifs déicides, ne le renie pas, ô chrétien !

Cependant, du tombeau sans subir la corruption, il ressuscite et monte dans les plus hautes régions. Là, il invite l'homme après lui : avoir montré le chemin qu'il faut prendre.

Et ce chemin, c'est Lui-même qui est la Voie, la Vérité, la Vie. Il avertit l'homme qu'il doit se renoncer, retrancher de sa vie le mal, briser les chaînes des mauvaises passions qui l'attachent, esclaves, et marcher à sa suite, armé de la croix, pour combattre l'enfer et les méchants de ce monde. Il lui donne à manger "la manne de vie, le pain quotidien du Père céleste," afin que, rassasié de cette nourriture sublime, fortifié, vivifié par elle, il repousse plus facilement de ses lèvres la coupe enchantée du vice, au bord de miel mais pleine de poison mortel, que le monde et le démon lui présentent. Il avance ainsi dans la route de ses destinées immortelles, dont il s'était écarté au

sifflement du serpent infernal et qu'il a recouvert à la voix du Christ, se courbant par l'humilité devant Dieu après s'être haussé contre lui par l'orgueil.

Alors, l'expiation accomplie, il s'élève en pleine liberté dans le ciel des anges, des chérubins, des séraphins, où astre du monde spirituel, il brille mille fois plus ardent que les feux de la terre et les soleils du monde matériel. Son cœur et de son intelligence, aux aspirations infinies de science et d'amour, s'ouvrent béants, sur l'abîme infini de connaissances et de dilections, et l'activité qui le consume trouve un aliment parfait en Dieu, l'Être suprême, et les merveilles de la création, jetées dans l'espace, "sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part." (*)

L. Gougeon

L'HÉROÏNE DE LOUISBOURG

RÉCIT FANTASTIQUE

C'était en 1757, Louisbourg, fondée par M. de Costebelle au prix de trente millions, et devenue en peu de temps si considérable, qu'on l'avait surnommée le *Dunkerque* de l'Amérique, était menacée chaque jour d'une attaque de la part des Anglais.

Les pêcheurs et les marins racontaient aux bourgeois et aux badauds, que des vaisseaux anglais croisaient non loin, et que bientôt peut-être, comme des oiseaux de proie, ils se précipiteraient sur leur victime pour la dépecer. Aussi la crainte s'était emparée des habitants de la ville, du reste presque continuellement sur le qui-vive ; car Louisbourg se trouvait dans la position d'une sentinelle perdue d'un vaste camp militaire. En effet, ce poste avancé, considéré comme la clef de la Nouvelle-France, devait subir toutes les attaques que l'Angleterre dirigeait contre notre pays, objet de sa convoitise.

Or, par une journée de septembre, des marins répandirent brusquement la nouvelle qu'une escadre anglaise, composée de 19 vaisseaux de ligne, 4 frégates et un brûlot, sous le commandement de lord London et l'amiral Holborne, arrivait à pleine voile pour prendre Louisbourg.

L'alarme fut donnée immédiatement, mais les forces anglaises étaient de beaucoup supérieures aux nôtres, et l'amiral de la Motte avait reçu instruction de ne pas risquer dans un combat inégal, la meilleure flotte que la France avait pu équiper.

Cependant, les vaisseaux, que l'on distinguait maintenant dans le lointain, approchaient toujours. Les femmes, les vieillards, les enfants, pleuraient, gémissaient et priaient !...

Tout semblait perdu, quand soudain une enfant d'une douzaine d'années, fille d'un pêcheur, et qui avait subitement été frappée d'aliénation mentale, quelques années auparavant, s'élança dans les rues de Louisbourg, tête nue, cheveux au vent, l'air inspiré, en s'écriant que les Anglais n'entreraient pas dans la ville.

Le peuple regardait passer la pauvre en lui jetant un regard de pitié.

Néanmoins, elle poursuivit sa course jusqu'au port, et là, au milieu de la foule qui guettait l'arrivée de cette flotte de malheur, elle se mit à prier à haute voix avec une si grande ferveur qu'instinctivement le peuple se prosterna et répéta ses paroles.

...Tout à coup, un éclair déchira la nue, le vent souffla avec violence et une terrible tempête s'abattit sur la ville. La mer devint furieuse, ses vagues atteignaient des hauteurs incroyables et venaient se briser en mugissant contre la grève. Et cependant, spectacle sublime, la folle était toujours là, priant avec plus d'ardeur que jamais !

La tempête s'apaisa comme elle était venue. A ce moment la pauvre petite fille se releva, poussa un cri et tomba à la renverse. Elle était morte !

(*) Pascal.

Ses yeux étaient levés au ciel et on l'eût dite en extase...

La foule, qui grossissait sans cesse, proclamait qu'elle était sainte et que probablement Dieu l'avait mise sur la terre que pour accomplir ce seul fait ; car la tempête avait détruit la plus grande partie de la flotte anglaise. Plusieurs vaisseaux avaient sombré et les autres avaient subi des dommages très considérables.

Son corps fut exposé publiquement et les Louisbourgeois lui firent des funérailles magnifiques. La légende ajoute que durant plusieurs années les habitants de l'île du Cap-Breton allèrent s'agenouiller et prier sur le tombeau de "Maria Duguay," l'héroïne de Louisbourg.

ADAM MIZARE.

LA FEMME MODÈLE

Elle ne descend jamais pour déjeuner en papillottes.

Elle ne gronde pas quand son mari lui amène un ami à dîner, même "s'il n'y a rien à la maison."

Elle ne s'oppose pas à ce que son mari mette les pieds sur le garde-feu ou les essuie sur le paillason placé tout exprès à la porte d'entrée.

Elle ne s'abonne à aucun cabinet de lecture, et, quand elle lit un roman, elle s'endort dessus.

Elle confectionne les pâtés avec un talent particulier, et elle possède une connaissance approfondie des "puddings."

Elle ne parle jamais politique.

Jamais on ne l'entend ni *désirer d'être morte*, ni fermer brusquement les portes ou s'enfermer dans sa chambre sous prétexte qu'elle a un mal de tête nerveux.

Elle ne pleure pas facilement et elle ne croit pas aux vapeurs.

Elle consent à ce qu'il y ait un chien dans la maison.

Nul grain de poussière n'échappe à son regard perçant, mais elle n'assomme pas son mari de plaintes au sujet des domestiques.

Elle ne s'évanouit jamais.

Elle ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aller à la campagne pour la santé de ses enfants.

Elle suit les modes, il est vrai, mais à plusieurs années de distance ; elle a la plus faible affection possible pour les bijoux et elle habille ses enfants avec ses vieilles robes.

Elle n'est jamais délicate, et elle rougirait d'envoyer chercher le médecin parce qu'elle se sentirait un peu faible ou "toute drôle."

Elle ne décachète jamais les lettres de son mari.

Elle conserve sa robe de noce avec un respect virginal.

Elle ne se trouve pas "la plus malheureuse des femmes," si elle reste chez elle un jour de fête, et elle ne se met pas en pénitence pour boudier dans son arrière-salon si elle ne va pas à la campagne lorsque la saison est terminée.

Elle raccommode ses bas et elle fait des confitures qui ne laissent rien à désirer.

Elle ne refuse pas de sortir avec son mari parce qu'elle n'a pas une robe neuve, et "parce qu'on ne peut pas sortir déceimment avec une robe pareille."

Elle demande rarement de l'argent.

Elle s'habille toujours pour le dîner.

Elle ne cache jamais le passe-partout pour empêcher son mari de rentrer tard.

Elle fait rarement la coquette, et la tête lui tourne trop pour qu'elle puisse valser. La femme modèle attend son époux jusqu'aux heures les moins conjugales, et pourtant elle ne prend pas un visage sombre quand il rentre. Elle ne s'écrie pas tragiquement : "Tu me tués !"

Je vous souhaite à tous, chers lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, une femme qui réalise l'idéal qui précède.

ERRATA

A la page 319 (No 243) du MONDE ILLUSTRÉ, dans la poésie *Incitation*, au quatrième vers, lire "entra-t-il," au lieu de "entrera-t-il," et au huitième vers "aime," au lieu de "ami." Double faute d'impression.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JANVIER a eu lieu le 2 février, dans la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	18,374	...	\$50.00
2e prix	No.	24,991	...	25.00
3e prix	No.	18,149	...	15.00
4e prix	No.	17,006	...	10.00
5e prix	No.	27,030	...	5.00
6e prix	No.	19,531	...	4.00
7e prix	No.	17,318	...	3.00
8e prix	No.	4,323	...	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

67	6,087	10,165	14,218	20,732	27,303
187	6,125	10,590	15,560	22,014	27,732
202	6,489	11,092	16,162	22,155	28,138
561	6,851	11,286	16,579	23,082	28,786
954	6,899	11,372	17,038	24,202	29,207
1,175	7,051	11,934	18,472	24,362	29,364
3,036	7,130	11,938	18,519	24,899	29,461
3,119	7,168	12,279	18,764	24,935	30,036
3,678	7,803	12,918	19,349	25,358	31,125
4,605	8,596	13,371	19,760	25,369	31,213
5,031	9,073	13,815	19,890	25,618	31,421
5,124	9,316	13,929	20,284	26,127	31,684
5,401	9,371	14,009	20,292	26,238	31,765
5,506	10,026	14,161	20,413	27,174	31,984
6,069	10,070				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40, Place Jacques Cartier.

Très prochainement nous publierons un beau portrait de notre grande cantatrice canadienne Albani. Nous avons confié le dessin à un de nos meilleurs artistes, et nous sommes certains que notre gravure ne pourra être égalée par aucune autre publication.

CONNAISSANCES UTILES

Moyen de rendre leur brillant aux cadrans des vieilles pendules—J'avais une vieille pendule, laissée par héritage, et abandonnée depuis de longues années dans une chambre de débarras. En furetant, un jour, je trouvai la pendule et demandai à ma vieille tante ce que je pourrais faire de ce cadran jauni, détérioré par le temps et la poussière. C'est que les cadrans, blanchis par l'argent, perdent leur couleur blanche par l'exposition à l'air, à la fumée, ou aux émanations sulfureuses.

Pour les nettoyer, me dit ma vieille tante, il suffit de les frotter à l'aide d'un pinceau à impression, trempé dans une pâte formée de crème de tartre en poudre délayé dans l'eau.

On passe le cadran à l'eau pure après l'opération.

Nettoyages des voiles de dentelle—Par ce temps de violettes qui court, ma vieille tante, toujours si pratique, nous donne un moyen d'avoir toujours de jolis voiles de dentelle. Faites dissoudre de la noix de Galle dans de l'eau chaude, laissez un peu refroidir. Quand elle a cessé d'être brûlante, plongez le voile dedans en l'agitant fortement sans le frotter. Rincez à deux ou trois eaux. Faites

fondre de la gomme arabique dans de l'eau légèrement bleuie. Passez le voile dans cette eau, laissez-le égoutter bien étendu, sans le presser, et attachez-le tout mouillé sur une planche ou sur une ouverture en le tendant sur tous les bords. Ne le retirez que complètement sec. En opérant ainsi on obtiendra l'apprêt, et le brillant du neuf. Toutes les dentelles noires peuvent être nettoyées par ce procédé.

CHOSSES ET AUTRES...

— "Pries-tu quelquefois le bon Dieu ? disait Mme X... à son mari, qu'elle tourmentait souvent." "Oh ! oui, répond celui-ci ; et surtout depuis que ie suis marié." "Bon dit madame, votre *surtout* m'intrigue... Et que lui demandez-vous donc tant, à Dieu, depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'épouser ?" "La patience, répondit M. X..."

— Les Américains vont expérimenter très prochainement un procédé de défense des ports qui pourrait bien amener une révolution dans la stratégie maritime. Ce système consisterait à lancer au fond de l'eau du pétrole enflammé pour brûler les navires ennemis. Les premières expériences doivent avoir lieu à Port-Mifflin dans les premiers jours de ce mois. La Compagnie qui s'est organisée dans ce but, avec l'autorisation du ministre de la marine des Etats-Unis, fait, en ce moment, placer les tuyaux qui doivent amener le terrible liquide à plusieurs milles en mer.

— Des différentes façons de désigner sa femme, dans les classes variées de la société :

Un homme de cérémonie dit : *madame*.

Un homme de bien : *ma femme*.

Un imbécile : *ma moitié*.

Un loustic : *mon gouvernement*.

Un militaire : *mon colonel*.

M. Prudhomme : *ma conjointe*.

Le commerçant : *la bourgeoise*.

Un concierge : *mon épouse*.

Un ouvrier : *ma particulière*.

Un académicien : *ma compagne*.

— Les tremblements de terre demeurent un mystère pour la science, toutefois on remarque qu'ils ne sont sérieux qu'au bord de la mer, ce qui prouve que l'eau pourrait y jouer un rôle. — Des tremblements de terre ont eu lieu en décembre, en Bosnie. A Calcutta, dans tout le Bengale, — dans le Rajshahye, de larges fissures se sont ouvertes, qui ont rejeté de la vase liquide chaude. Il n'y a eu aucun accident de personnes. D'autre part, le Vésuve s'est mis à fumer d'une façon inquiétante pour ses voisins auxquels il ne demande jamais la permission de fumer, — la lave coule comme une larve immense du cratère à la base, — pauvres humains destinés à vivre si peu et à être détruits si facilement par mille phénomènes, et quelquefois par un microbe, combien la science devrait vous rendre humbles !

PIE IX ET UN MIRACLE.— Au commencement de décembre, une religieuse de la Charité se trouvait malade d'une péronite aiguë, dans son couvent de Sainte-Marie *in cappella*, dans le Transtevere. Les moyens humains étaient reconnus inutiles, l'état semblait désespéré. Les bonnes-Sœurs de la communauté résolurent de faire violence au Ciel ; on voulut recourir à un saint, et chacune proposait tel ou tel nom, selon sa dévotion personnelle. La Supérieure fit tirer au sort, et le premier nom qui sortit fut celui de Pie IX. On observa que Pie IX n'était point canonisé et qu'on ne pouvait faire en son nom des prières publiques et solennelles. On fit un nouvel essai, le nom de Pie IX sortit une seconde et une troisième fois. La volonté de Dieu parut manifeste et le *triduum* commença en adressant les prières publiques au Sauveur lui-même et en invoquant tout bas le nom du Pontife de la Vierge. Les trois jours s'écoulèrent. Le dimanche, 11 décembre, à midi, la malade était toujours à l'extrémité, mais à 1 heure du soir, elle se sentit guérie, se leva, et fit une longue action de grâces. Puis elle alla au réfectoire, mangea de bon appétit, et depuis les médecins, étonnés, reconnaissent que leur besogne est faite et qu'ils n'ont plus qu'à croire et à admirer.



—Et l'on dit que nos élégantes ne portent plus de... tournures ! Aussi, tous mes compliments, madame.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

473.—ANAGRAMME

Paul est l'enfant gâté de tous, de sa grand'mère. Comme il l'est tant soit peu de son père. Mais on ne saurait pas—Je crois qu'on a raison de le laisser devenir bientôt un polisson.

C'est pourquoi, l'autre jour, une sermonne Lui fut administrée : "Allez, méchant garçon ! Criez sa grand-maman. Je comprends, on Jouer à mon Premier qu'apprendre une leçon.

Et même mon Second, une simple prière ! Mais demain, entends-tu, car je veux te punir. Voir mon Trois, avec moi, tu ne pourras venir...

Ainsi fut fait, lecteur !... Paul sur le belvédère Pleura certainement deux, trois heures durant ; Mais depuis ce moment il est meilleur enfant.

474.—VERS A COMPLÉTER

Veuillez, je vous prie, Chère amie, Compléter ce sixain—dont j'ignore l'auteur—Qui fit souvent rêver votre humble serviteur : "Le livre de la vie est le livre... Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son... ; Le passage adouci ne s'y lit plus doux... ; Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui... ; On voudrait revenir à la page où l'on... ; Et la page où l'on mourut est déjà sous les..."

SOLUTIONS :

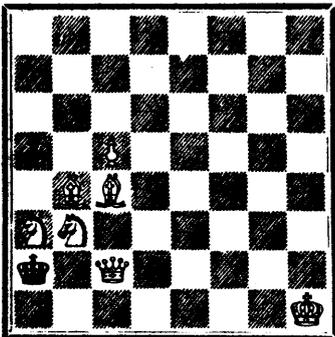
2o 471.—Le mot est : Ciseau.
No 472.—1. Napoléon à Moscou ; 2. Perce-mont de l'isthme de Suez.

ONT DEVINÉ :

Mlles Joséphine et Amélie Denault, Valleyfield ; Thi Frutti, Lachine ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mlle Numa Huot, St-Jean ; Alphonse Guérette, Lévis ; Mlle J. A. E. Brunelle, M. O. Tousignant, Saint-Pierre les Rocquets ; F. J. Audet, Ottawa ; Ti Pitt, Collège St-Laurent ; Lolotte et Werther ; J. A. A. Brodeur, Mlle C. Onimet, Mlle C. St-Germain, E. O. Brunel, Montréal.

LES ÉCHECS

Composé par M. S. LOYD
NOIRS—2 pièces



BLANCS—6 pièces

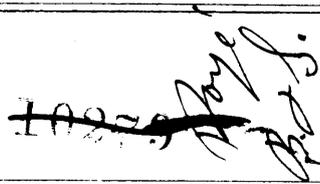
Les blancs jouent et font mat en 2 coups

La position est originale, mais la solution en est peut-être très simple pour nos cédipes. Que les recrues s'exercent sur ces énigmes destinées à ouvrir leur esprit à la compréhension des beautés du jeu d'échecs ; il a quelquefois suffi d'un seul problème pour captiver un indifférent et, quand on a mordu à ce fruit là, on le mange toute sa vie ; on se lasse de tout, excepté des échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME QUI A PARU DANS LE NO 248

Blancs.	Noirs.
1 C 6e R.	1 F pr. T
2 D 1er F R, échec et mat.	1 R pr. T
3 D 8e R, échec et mat.	1 R 6e F
D 1er F R, mat.	1 F 1er F
C 4e D, échec et mat.	

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18



JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

UNE RECETTE
On fait de délicieuses "sandwiches" en versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF sur un morceau de pain. Outre qu'elles sont très agréables, elles sont de plus très nutritives. Les enfants sont friands d'une telle nourriture.



MEUBLES DE
SALONS DE \$35 A \$250

CHAISES, FAUTEUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

WM. KING & CIE.,

652 - RUE CRAIG - 652

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément la Poie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les cheveux de tomber et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

LONDON ILLUSTRATED NEWS

(ÉDITION AMÉRICAINE)

Journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New York.

ARMSTRONG & CO.
PHOTO. GRAVEURS
GRAVURES
SING
GOIN -- RUES NOTRE-DAME -- ST MARTIN.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Montarde Française. Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démancheaison et d'arthres au bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout au long du jour. Le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Céléri sont les commandés, et toute leur efficacité se fait sentir dans le Céléri. Composé de Paine. En outre il contient dans des proportions scientifiques, leurs remèdes de la Matière Médicale contre la constipation des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Céléri Composé de Paine.



Prix \$1.00.

Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratis.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Leon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits. Bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

51, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL.

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 31 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors, GENERAL OFFICE: 31 BROADWAY, N. Y.

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. FRÈRE ET SŒUR

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Une victoria de la compagnie des Petites-Voitures montait la côte raide du Faubourg du Temple.

La plus grande animation régnait dans le quartier, car c'était un samedi, jour de paye, et veille de la Pentecôte.

Des petites charrettes encombrées de fleurs, chargées de légumes, de fruits, de poissons, de victuailles de toutes sortes encombraient la chaussée, rangées à la file le long des trottoirs, où les ouvrières, de pauvres femmes occupées au dehors ou dans l'intérieur des logis, achètent le souper de la famille au moment de le préparer.

Et des cris très gaies, des conversations, des éclats de rire traversaient cette foule grouillante, vive, empressée, au milieu de laquelle trottaient les petites blanchisseuses portant les jupes blanches empestées, les fraîches robes de toile, les costumes bleus, roses, blancs, au bout de leurs longues perches, tandis que les marchandes de poissons disaient avec ces rythmes doux qui leur sont particuliers :

Merlans frais à frire !

Qu'un peu plus loin un autre chantait :

Beau cresson de fontaine, un sou la botte !

Ou bien :

Voulez-vous du mou — ron pour vos pé — e — tits oiseaux ?

Et tous et toutes se retournaient pour voir dans la voiture une jeune femme souverainement belle que quelques ouvrières saluaient l'air attendri, tandis que la promeneuse rendait les saluts en souriant, très doucement, très gracieusement.

Elle pouvait avoir vingt-deux ans environ.

D'une petite capote de dentelles noires, s'échappait la plus opulente chevelure d'or fauve que l'on puisse rêver.

Très relevés sur une nuque blanche et grasse, ces admirables cheveux retombaient jusque sur des sourcils noirs, fins et hardis, et faisaient une ombre charmante à deux yeux bleus foncés, qu'une double frange de cils bruns, très longs et très épais, rendaient encore mille fois plus beaux qu'ils ne l'étaient, ce qui cependant paraissait chose impossible.

Le nez droit et pur avait des narines roses très mobiles ; quand les lèvres rouges comme du sang souriaient, des dents éblouissantes, d'une blancheur canine, apparaissaient au milieu de leur pourpre humide.

Ses épaules tombantes étaient d'une rare distinction.

Le siège sur lequel la jeune femme était assise était encombré de paquets, de petits cartons blancs, de boîtes plus grandes, longues et plates, entourées

de ficelles roses, et contenant évidemment des objets de lingerie ou de toilette :

Probablement le trousseau de l'ange attendu.

Arrivée à l'entrée de la grande rue de Belleville, la promeneuse subitement aperçut une jeune femme, une ouvrière nu-tête, marchant péniblement avec un panier au bras.

Mais la pauvre femme était aussi chétive, aussi malingre, aussi souffreteuse que l'autre était belle, blanche, rose, resplendissante de santé, de joie et de bonheur.

— Cocher ! dit tout à coup celle de la voiture, arrêtez un instant.

L'ordre ne fut pas difficile à exécuter, la voiture allant au pas, et très lentement.

— Madame Gages ! dit aussitôt la promeneuse, en élevant légèrement la voix.

L'ouvrière se retourna vivement, et l'on put voir un visage pâle, triste, douloureux, qu'éclairait le rayonnement de deux yeux magnifiques, au regard énergique, loyal et droit.

Oh ! fit-elle, pendant qu'une expression de

J'ai acheté un tas de petites chemises, de bonnets, de brassières dont je n'avais pas besoin mais qui me paraissent si jolies et si avantageuses que je n'ai pas su résister à la tentation. Nous partagerons, et ça me portera bonheur.

— Oh madame ! madame ! dit l'ouvrière avec les yeux pleins de larmes, comme vous êtes bonne, et de quelle façon vous remercierai-je jamais !

— En ne vous tourmentant pas, et en ayant beaucoup de courage. A ce soir, ma bonne Pauline, à ce soir !

— Adieu, madame, et merci pour vos bonnes paroles ; chaque fois que je vous vois, vous me rendez mes forces.

Une hésitation passa sur le visage expressif de de l'ouvrière.

Elle allait s'éloigner, puis tout à coup elle demeura incertaine devant la voiture, les yeux baissés, les pieds cloués au sol.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Adèle qui vit qu'une demande retenue par une sorte de honte naturelle ne pouvait pas sortir des lèvres de Mme Gages.

— Madame, je voudrais bien vous dire quelque chose, fit-elle enfin.

— Allez, allez ! n'ayez pas peur ; je ne suis pas bien terrible, et je vous aime beaucoup.

— Si vous rencontrez mon mari à l'usine, dites-lui de rentrer aussitôt que sa journée sera finie ; je ne suis pas bien du tout ce soir.

— Ce n'est que ça ?

Pauline rougit de nouveau.

— C'est assez, fit-elle de plus en plus embarrassée.

— Je comprends, pauvre femme, dit Mme Chaniers avec un grand sentiment de bonté compatissante et vraie, je comprends ; il ne rentre pas toujours après sa paye, Eugène Gages, n'est-ce pas ?

L'autre se récria vivement.

— Depuis quelque temps, ça va mieux, dit-elle, bien mieux même ; j'espère qu'avec le petit toutes ces tristesses s'en iront complètement. Mais vous savez, madame, il ne faut qu'une fois, et ce soir je ne voudrais pas rester seule !

— C'est entendu, je ferai votre commission.

— Et si madame ne voulait venir chez moi que demain matin, je l'aimerais mieux. Eugène est si bizarre ! S'il voyait madame me porter des petites choses, il croirait peut-être que je me suis plainte.

— Ce qui est faux, car vous êtes bien la créature la plus discrète, la plus réservée, la plus généreuse même qui existe ; gardant toujours vos

souffrances pour vous, afin de ne pas déconsidérer celui que vous aimez. A demain donc, ma chère Pauline ; je serai chez vous en sortant de la messe.

Tandis que l'ouvrière s'éloignait avec une expression très vraie et très sincère de reconnaissance sur son visage émacié, la voiture remontait la rue de Belleville.

Elle arriva bientôt devant la porte d'une grande usine, en haut de laquelle, au-dessus du cintre en pierres de taille qui réunissait deux immenses piliers, se voyaient ces mots :

BOIS DURCIS ET SCULPTÉS

— Faut-il entrer, bourgeoise ? demanda le cocher en se retournant vers celle qu'il portait.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Mme Chaniers. Allez jusqu'à ce petit perron que vous voyez là-bas au fond de la cour.



Madame Chaniers revenant dans sa voiture du Bon-Marché.

joie profonde montait sur ses traits sympathiques, madame Chaniers !

Elle s'approcha de la voiture que le cocher avait rangée dans le ruisseau au bord de la chaussée.

— Comment allez-vous, ma chère Pauline ? demanda Adèle Chaniers avec une sollicitude très vraie.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut pour votre petit ?

Pauline Gages rougit violemment.

— A peu près, dit-elle enfin.

— Ça ne fait rien, répondit Mme Chaniers, ce soir je viendrai chez vous après notre dîner, et je vous apporterai quelques petites choses.

Elle montra les cartons qui remplissaient la voiture.

— Voyez, dit-elle, je viens du Bon-Marché, où il y avait précisément une exposition de lingerie.

Le cocher obéit.

La voiture glissa sur le sable fin qui entourait un immense tapis vert coupé de larges corbeilles de fleurs, et passa devant une grande fabrique aux innombrables fenêtres sans persiennes, aux vitres luisantes, sur lesquelles les derniers rayons du soleil mettaient de grandes plaques rouges, tandis que sa longue cheminée noire, couronnée de sa hampe fumeuse, se dressait très haute dans l'azur profond d'un magnifique ciel de mai.

Devant le perron du petit hôtel situé à gauche, coquet et joli, enfoui ainsi qu'il l'était au milieu d'un jardin dont on voyait les grands platanes et les ormeaux aux feuilles plus tenue, la voiture s'arrêta.

Aussitôt la porte s'ouvrit et une adorable petite femme de chambre du même âge que sa maîtresse apparut au haut des marches.

Elle était brune, très vive, avec de jolis mouvements d'alouette prête à s'envoler.

Son petit menton à fossettes faisait paraître plus mutine et plus riieuse sa bouche rose ; et plus drôles ses yeux très noirs, et légèrement retroussés en arrière comme ceux des Chinoises.

Les brides d'un petit bonnet de mousseline coquettement posé sur des cheveux légèrement ébouriffés s'en allaient par derrière avec un petit air très crâne.

Elle se précipita vers la voiture.

—La, la ! fit-elle très empressée, prenez garde ! ne descendez pas trop vite. Dieu, s'il vous arrivait quelque chose !...

—N'aie pas peur, ma Suzanne, répondit Mme Chaniers touchée de toute cette sollicitude, je suis très solide, et il n'y a aucun danger.

—Et là-bas, au Bon-Marché, il ne vous est rien arrivé ?

—Que veux-tu qu'il m'arrive !

—Dame ! avec cette cohue.

—Puisque le médecin m'ordonne beaucoup d'exercice ! Et puis je voulais voir toutes ces jolies choses dont m'a parlé Mme Chalandon. Si tu voyais, Suzanne, comme c'est ravissant tout ce que je rapporte !

La jeune fille avait débarrassé la voiture, et Mme Chaniers ayant payé le cocher, elles rentrèrent toutes les deux dans la maison.

C'était coquet ; l'antichambre était encombrée de fleurs ; un épais tapis de moquette montait jusqu'en haut d'un escalier que l'on apercevait au fond, un peu à gauche ; partout l'on voyait des blancheurs de marbre, des éclats de cuivre poli, de grandes lueurs rouges et bleues qui tombaient de vitraux très fins.

Les deux jeunes femmes arrivèrent dans la chambre d'Adèle, et après que Suzanne eût déposé tous les cartons sur la commode, elle s'apprêta à dévêtir sa maîtresse.

—Laisse, dit Mme Chaniers. Donnez-moi seulement ma matinée de surah jaune, je me déshabillerai seule. Mais va dire à Georges que je suis rentrée, et que s'il peut venir quelques instants je lui en serai très reconnaissante.

Suzanne disparut.

Moins d'un quart d'heure après, un pas rapide retentit dans l'escalier, et deux petits coups discrets furent frappés à la porte.

—Tiens ! murmura Adèle, ce n'est pas Georges, car il ne frappe pas, lui.

Mais comme elle était vêtue, elle se retourna, et de sa jolie voix musicale, dit ce seul mot :

—Entrez.

Aussitôt, un jeune homme d'une trentaine d'années entra dans la petite pièce.

Il était brun, avec un visage un peu long, grave et mélancolique, mais qui à première vue inspirait une extraordinaire et irrésistible sympathie.

Des yeux brillants, très droits, éclairaient une physionomie ardente. Les cheveux très noirs coupés ras par derrière et sur les tempes se dressaient en boucles rebelles au-dessus d'un front très large, développé, un vrai front de penseur et de savant.

Une barbe brune, taillée en pointe, allongeait encore le visage pâle et mat.

—Pierre ! s'écria la jeune femme en se retournant.

Et aussi vite que lui permettait son lourd fardeau, elle alla tomber dans les bras de celui qui arrivait.

Le jeune homme la reçut avec une sorte de crainte respectueuse, un peu effarouché et couvrant de baisers les doux cheveux d'or fauve :

—Ma sœur chérie, murmura-t-il, comment vas-tu ?

—Très bien, très bien, je t'assure.

—Bien vrai ?

—Oui.

—Tu es un peu pâle.

—Ce n'est rien. Je suis allée en voiture au Bon-Marché et j'ai un peu mal dans le dos. Mais j'ai une faim canine, et après dîner il n'y paraîtra plus. Dînes-tu avec nous ?

—Non, je partirai même de bonne heure, car Robert m'attend pour le conduire ce soir même au Havre chez sa grand-mère.

—Ah ! Et resteras-tu longtemps absent ?

—Je vais tout simplement faire passer à mon fils ces deux jours de vacances au grand air, au bord de la mer ; ensuite donner un peu de joie à Mme de Lavarande qui depuis la mort de ma pauvre Berthe est bien seule et bien malheureuse.

Adèle eut une larme d'attendrissement dans les yeux.

—N'est-ce pas naturel ! Mme de Lavarande, veuve, s'était consacrée à sa fille. Celle-ci est morte à vingt ans en me donnant Robert. Sa mort m'a désespéré car je l'aimais profondément. Mais mon désespoir à moi, qui ai mon fils, mes affaires, mon usine à diriger, peut-il se comparer à celui de cette pauvre femme qui pleure dans une solitude éternelle, sa fille qui n'est plus ?

—C'est vrai. Mais dans son malheur, Mme de Lavarande est encore heureuse d'avoir un fils tel que toi.

Depuis un instant, Adèle regardait du côté de la porte.

—J'ai envoyé chercher Georges, dit-elle à son frère. Sais-tu pourquoi il ne monte pas ?

—Oui. Notre caissier, M. Simon, est parti il y a trois heures, subitement appelé par une dépêche auprès de sa mère très malade. Georges le remplace. Il fait la caisse et paye les ouvriers. Alors je suis venu à sa place. As-tu quelque chose de particulier à lui dire ?

—De particulier, non, et tu peux très bien faire ma commission. Voici ce que c'est : J'ai rencontré dans la rue Pauline Gages.

—La femme de notre ouvrier ?

—Oui. Elle est dans le même état que moi, fort souffrante en plus, car elle est malingre et chétive. Elle m'a priée de bien recommander à son mari de ne pas s'attarder avec les camarades au sortir de l'usine, car elle est plus fatiguée qu'à l'ordinaire.

—Bien, j'y veillerai. Ils demeurent bien tous les deux dans le pavillon qui est au bout de l'usine !

—Oui, précisément. Eugène Gages est d'autant plus facile à surveiller que son logement n'est pas à cinquante mètres d'ici.

—Comment va le ménage ?

—Pauline ne se plaint pas, au contraire. Elle dit que depuis quelque temps il paraît se corriger de ses noces et de ses bordées. Elle attribue cela à sa prochaine maternité. Et cependant elle a toujours sur son visage si sympathique l'expression douloureuse que tu lui connais.

—Quel dommage ! un garçon si intelligent, si adroit, si travailleur quand il veut !...

—Il faut t'occuper de lui, Pierre. Peut-être tes bons conseils le remettront-ils dans la bonne voie.

—C'est ce que je fais depuis longtemps. Sans moi, Georges l'aurait déjà renvoyé dix fois. Je m'interpose sans cesse. Il aime sa femme, il a des élans de repentir après ses frasques qui me font croire qu'une étincelle de bien et bon sentiments dort en lui. Or, tant qu'un être aussi intelligent que celui-là a encore un côté accessible, il ne faut pas l'abandonner.

—Comme je te reconnais bien là !... Va, mon Pierre, continue ton œuvre, elle nous portera bonheur. Moi, de mon côté, je veillerai sur Pauline ; je lui rendrai des forces et du courage. Quelle joie si nous faisons asseoir pour toujours le bonheur et l'aisance à ce petit foyer !... Et cela, en rendant cet homme, un ouvrier de conduite irréprochable !...

Elle était très émue.

Pierre également.

Il se leva, la pressa dans ses bras avec les mêmes précautions attendries qu'à l'arrivée et lui dit :

—Tu parles de ma bonté... Qu'est-elle à côté de la tienne ?

—Tais-toi ! lui répondit-elle en mettant sa petite main fine sur la bouche du jeune homme, si je veux quelque chose, c'est que tu m'aies faite à ton image, et que je suis plus encore ta fille, la fille de ta sollicitude, de ton affection et de tes soins, que ta sœur !

Pierre de Sauves, en effet, au début même de sa vie, alors que tout lui souriait, que l'existence paraissait n'avoir pour lui dans l'avenir que des enchantements et des joies, avait vu tout sombrer du jour au lendemain dans la plus effroyable des catastrophes.

M. de Sauves, l'un des agents de change les plus estimés de Paris, avait par un concours de circonstances où son honneur ne pouvait être soupçonné, tout perdu en quelques heures.

L'idée que sa femme, son fils qui venait de se marier, sa fille qu'il adorait allaient, du sommet où il les avait placés, tomber dans le gouffre noir de la misère et de la honte, lui donna un accès de folie durant lequel il se fit sauter la cervelle.

Pierre, instantanément, fut à la hauteur de la tâche qui lui incombait.

Il venait de se marier depuis quelques mois à peine avec Mlle Berthe de Lavarande, la fille très belle et très pauvre du général de Lavarande tué pendant la guerre de 1870.

Se dépouiller de tout le luxe qu'il tenait de la générosité de son père, afin de laisser sa mémoire intacte, fut pour Pierre une chose aussi naturelle que de respirer pour vivre...

Sa femme ne protesta pas, au contraire, elle l'encouragea, car c'était une vaillante.

Elle l'aida même à consoler Mme de Sauves, ce qui paraissait bien difficile, car la pauvre femme aimait comme un dieu celui qu'elle avait vu partir le matin de sa maison heureux, bon, confiant, et qu'on lui avait rapporté le soir, mort, sanglant, le front étoilé d'un trou noir.

Jamais fils plus tendre, frère aussi dévoué ne comprit ses devoirs comme Pierre les comprit alors.

Il n'avait pas vingt-quatre ans, et à l'âge où un jeune homme a encore un si grand besoin de direction et de protection, il se fit directeur et protecteur à son tour.

Il installa sa mère et sa sœur dans un tout petit appartement, dont le piano d'Adèle était le plus bel ornement, lui-même prit dans la même rue un logement plus modeste, et bravement il se mit en quête d'emploi qui lui permit de vivre et d'utiliser un brevet d'ingénieur gagné dans les premiers numéros de l'École centrale.

C'avait été dur, très dur !...

Mme de Sauves était courageuse, et elle eût pris son parti de la perte de sa fortune si son mari eût été là.

Mais il était parti !...

Ne plus le voir jamais !... Lui, l'adoration de sa vie entière !... Lui si bon, si honnête, si droit !...

Pierre avait beau passer auprès d'elle tous les instants que lui laissaient ses fonctions d'ingénieur à la gare de l'Est où les amis de son père avaient fini par le faire entrer. Berthe, en vain, ne quittait pas sa belle-mère et lui répétait sans cesse que l'ange qu'elle attendait ferait revivre le cher mort auprès de la pauvre veuve, qu'en passant ses pauvres doigts tremblants dans les blonds cheveux du petit, elle sentirait la blessure se cicatriser peu à peu ; que ce serait elle qui l'élèverait et qui serait sa vraie mère. Mme de Sauves souriait vaguement, mais sa douleur restait la même, et chaque jour sa douleur augmentait.

Et cependant !... Dieu sait si elle avait sujet d'espérer en l'avenir.

Jamais volonté semblable à celle de Pierre ne s'était vue unie à tant de douceur, tant de calme, tant de bonté.

Sa femme qui l'adorait était son reflet et ne sentait même pas les sacrifices qu'elle endurait à ses côtés, payée qu'elle était par un de ses regards ou une de ses caresses.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 FÉVRIER 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

—Non.

—A votre aise. Vous êtes seul juge de ce que vous avez à faire. Du reste, votre compagnie ne me déplaît pas. Je resterai avec vous aussi longtemps qu'il vous plaira.

—Ah ! misérable ! misérable ! dit Gauthier qui se sentait devenir fou de colère.

Et tout à coup il se précipite sur Montmayer avec tant de rage, d'un choc si imprévu, que l'assassin chancelle. Ils roulent tous les deux sur le parquet, s'étreignant, se tordant, les dents serrées. Mais Montmayer est beaucoup plus vigoureux que Gauthier. Il a bientôt raison du jeune homme. Il se dégage, le repousse, reprend haleine. Puis, d'une voix calme, comme si rien ne s'était passé :

—Vous avez grand tort de vous fâcher, monsieur Bourreille. C'est du temps perdu. Vous feriez mieux de réfléchir.

—Laissez-moi sortir.

—Non.

Montmayer s'élançait vers la fenêtre.

—Ecoutez ! dit-il, la bataille commence.

En effet, le crépitement de la fusillade arrivait jusqu'à eux. Il ne faisait pas très froid. Le ciel se dégageait par instants de ses nuages. Cependant un gros nuage noir resta toute la matinée sur le mont Valérien comme une menace de pluie. La fusillade avait commencé. Les régiments français s'ébranlaient pour attaquer les positions ennemies. Les canons des forts et les batteries volantes déchiraient l'air de leurs vibrations. On entendait au loin les clairons et les tambours. Plus près, à Garches, à Buzenval, les Prussiens gagnaient leurs retranchements, les tranchées faites dans la plaine, les maisons crénelées, les murs derrière lesquels ils s'abritaient. Ils se taisaient encore. Rien chez eux, ni les canons, ni les fusils, ne répondait à la fusillade française. Ils attendaient tranquillement à l'abri de leurs redoutables positions. Les régiments français sont tous engagés. Nous resterons nécessairement notre récit à l'action qui se passa aux environs de la fabrique et vers Garches. Gauthier, pâle, venait de tomber assis sur une chaise. Ses dents claquaient.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il. Les autres vont se battre et mourir pour la France ! Les autres vont se battre et vaincre peut-être et délivrer Paris ! Et je ne serai pas au milieu d'eux ! Et ils auront le droit de croire que j'ai commis l'abominable lâcheté de fuir, de désertir ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais je ne puis cependant pas signer cette lettre ! Ce serait une infamie. Ce serait une lâcheté ! Que faire ?

Montmayer, toujours à la fenêtre, disait : « D'ici, monsieur Bourreille, vous verriez très bien toute cette partie de la bataille. Vous avez de bons yeux, sans doute, moi aussi ! Venez donc près de moi ! Je distingue très bien les mobiles et les régiments de marche de la garde nationale. C'est la première fois qu'ils se battent, il me semble ! Eh ! eh ! ils font bonne contenance. Voilà les Prussiens qui commencent à répondre au feu ! La bataille s'échauffe. Venez donc près de moi pour du coup d'œil, monsieur Bourreille. »

Gauthier se tordait les mains, dans une rage inexprimable.

—J'aperçois aussi une troupe sombre, fort déterminée, bien qu'elle ne garde point régulièrement ses lignes. On dirait des chasseurs à pied, mais je suppose que ce sont plutôt les compagnies franches dont vous faites partie, monsieur Bourreille. Oh ! oh ! elles paraissent souffrir beaucoup du feu de l'ennemi, mais elles ripostent brave-

ment. Eh ! eh ! à chaque instant des vides dans ses rangs, monsieur Bourreille, venez donc voir !

Et avec un sourire de démon :

—Ma foi, à tout prendre et bien qu'il soit possible que la fabrique souffre un peu de cette bataille et en reçoive les éclaboussures, vous êtes plus en sûreté auprès de moi qu'au milieu de vos camarades. Et au fond, je vous comprends quand vous hésitez à me signer cette lettre. La lettre signée, je vous rendrais votre liberté. Et vous seriez obligé d'en profiter. Vous tenteriez de regagner votre rang. Eh ! eh ! c'est une balle à peu près certaine. Et vous avez raison de ne pas signer, monsieur Bourreille, du moins vous sauvez votre amour-propre, à vos yeux seulement.

—Ah ! misérable et infâme, murmura Gauthier, quelle torture te fera jamais payer ce que tu me fais souffrir.

—Mon Dieu, oui, vous avez raison, monsieur Bourreille. De quelle utilité seriez-vous là-bas, auprès de vos officiers ? Ah ! si vous étiez le général en chef ! Soit ! Vous auriez une responsabilité énorme. Mais vous êtes un simple soldat ! Qu'est-ce que vous représentez dans votre compagnie ? Un fusil de plus pour tirer ? Une poitrine de plus pour recevoir des balles ? Qu'est-ce que cela ? De quelle utilité seriez-vous, ou un soldat de plus, ou un soldat de moins, allez, ce n'est pas ce qui fera gagner ou perdre la bataille. Tenez-vous tranquille et attendez que ce soit fini. Après l'orage, le beau temps.

La bataille était engagée maintenant sur toute la ligne. Sur l'extrême aile droite, les bataillons de Montrouge venaient d'occuper le château du Bois-Préau, à l'extrémité de Rueil. Ce château avait été occupé à tour de rôle par les Prussiens et les Français, pendant le siège, à dix reprises différentes et sans combat. C'était la limite de la zone neutre, et là qu'avaient lieu les incursions des maraudeurs des deux armées. Les 15^e et 16^e régiments avec le 119 de ligne et les mobiles du Loiret, avec des compagnie franches, s'avançaient vers Garches et Buzenval. L'aile gauche de Buzenval était en même temps attaquée par le 11^e régiment de la garde nationale, un régiment de zouaves et des mobiles de Seine-et-Marne.

—Tiens ! tiens ! dit Montmayer, impassible, les nôtres gagnent du terrain. Venez donc voir, monsieur Bourreille. Mais oui, je ne me trompe pas. Les Prussiens reculent.

Gauthier s'était levé brusquement. Il se précipite vers la fenêtre. En quelques secondes, il a tout vu. Les Prussiens reculent. Et ce qu'il a vu aussi, c'est son bataillon, en tête, marchant ferme, comme s'il n'était composé que de vieux soldats.

—C'est la victoire ! c'est la victoire ! dit-il. Montmayer, laissez-moi partir. Je me ferai tuer, je vous le jure, et vous n'aurez plus rien à craindre de moi ; mais laissez-moi partir. Je veux me battre. Je veux mourir.

Montmayer tendit la lettre.

—Signez ! dit-il.

—Non ! fit Gauthier.

Et il se détournait avec dégoût. Mais il avait des larmes dans les yeux. Montmayer le tenait. Il était impuissant contre lui. Le misérable disait vrai. Les Prussiens battaient en retraite. Ils se repliaient, à ce moment-là, de leurs premiers postes sur leurs positions principales. Sur toute la ligne, ils rentraient dans le bois. Les tirailleurs français couronnaient le premier plateau, traversaient la route de l'empereur et s'engageaient contre le parc de Buzenval. Là, commence une résistance beaucoup plus vive. Le terrain est disputé pied à pied. La fusillade redouble. L'artillerie se tait. Ce n'est encore qu'un combat de mousqueterie. On dirait que les Prussiens attendent que les nôtres s'engagent davantage. La ligne, les mobiles, les gardes nationaux, chez lesquels on remarque très peu de défaillance, font des prodiges de valeur. Il y eut là, pendant quelques heures, dans nos lignes d'attaque un flux et un reflux perpétuel. Tout à coup, dans un de ces instants où les Prussiens ramenaient les nôtres avec vigueur, Gauthier entend une sonnerie de clairon enlevante, turbulente, endiablée. Il écoute. Il tressaille. Son cœur cesse de battre. C'est le bataillon des francs-tireurs dont il fait partie qui passe à deux pas de la fabri-

que. Il s'élançait à la fenêtre. Il les voit tous, tous, les yeux brillants, calmes sous le feu, conduits à la mort, à l'honneur, par les officiers qui les entraînent d'un mot, d'un geste. Ils sont si près que Gauthier peut les reconnaître. Il passe les bras à travers les barreaux et fait des gestes d'insensé ; mais personne ne fait attention à lui. Il crie. Il appelle de toutes ses forces :

—A moi ! à moi ! mes amis ! mes amis !

Mais personne ne l'entend. Sa voix est couverte par le fracas de la fusillade à laquelle vient de se mêler le canon allemand. Et il voit, le malheureux, il voit les vides que creusent les balles dans les rangs de ses camarades, qui combattent quand même. Il les voit qui frappés lâchent leurs fusils, étendent les bras, s'affaissent, essayent de se relever, et meurent. Gauthier se retourne vers Montmayer. Il l'implore une dernière fois.

—Je me ferai tuer comme ceux-là, je vous le jure.

—Signez !

Il a une suprême hésitation. Mais ce qu'il souffre est trop horrible. Le spectacle de cette bataille le prend par ce qu'il y a de plus noble au cœur de l'homme : l'amour de la patrie. Il oublie son père, pauvre victime. Il oublie sa haine. Il ne songe plus qu'à mourir, comme ceux-là qu'il aperçoit

—Donne, misérable, dit-il, donne !

Montmayer a un éclair de triomphe et de joie dans les yeux. Il tend la lettre.

—Enfin !

Gauthier, écrit copiant mot pour mot, surveillé par Montmayer, qui regarde au-dessus de son épaule. Quand il a fini, quand il a signé :

—C'est bien, dit Montmayer, vous êtes libre.

Il ouvre la porte. Gauthier se précipite comme un fou ou comme un assassin fuyant son crime, dans l'escalier, traverse la cour. En quelques secondes, sous les balles qui pleuvent autour de lui, il a rejoint son bataillon. Montmayer le voit, déboulant le ceinturon et la cartouchière d'un mort, chargeant un fusil ramassé, et, tout à coup, calme, maître de lui, à genoux au premier rang, faire feu après avoir soigneusement visé comme à la cible. Alors le misérable s'éloigne lentement de la fenêtre. Il est d'une pâleur profonde. La sueur coule de son front. C'est qu'il a honte de lui. Sa lâcheté et son crime l'écoeurent devant le spectacle de tant de bravoure, d'héroïsme et de dévouement. Et une exclamation échappe à sa conscience en révolte :

—Ceux-là croient donc à quelque chose, puisqu'ils meurent pour la patrie ! Ils sont heureux !

Et comme si une voix mystérieuse venait de lui crier, aussitôt : « Fais comme eux ! Rachète le passé ! Cours te ranger parmi ces braves gens. Ramasse un fusil et meurs, toi l'assassin, meurs côte à côte avec le fils de ta victime. Ainsi peut-être tu seras pardonné ! »

Sa lâcheté répondait :

—Il est trop tard !

Il sortit de sa chambre et alla s'enfermer dans la salle à manger. Elle donnait sur la cour intérieure. Il ne voulait plus rien voir. Il aurait voulu ne plus rien entendre. La bataille continuait plus sanglante. Ramenés tout à l'heure par les Prussiens, les régiments français venaient de reprendre l'offensive. Ils avaient débusqué l'ennemi du premier mur du parc de Buzenval et ils entraient en forêt. Les Prussiens se massaient de l'autre côté du second mur, à la hauteur d'une maison de garde, la maison Hérat. Les Français, à découvert, pendant que les Prussiens restaient bien abrités, firent là des pertes sérieuses. C'est là, dans cette bataille que l'on a appelée la *Bataille parisienne* par excellence, que mourut glorieusement le peintre Henri Regnault ; c'est là que tomba le littérateur Aristide Lomon ; là que Gustave Lambert, ce savant qui organisa une expédition française au pôle Nord, trouva la mort, suivi de près par le colonel Rochebrune, commandant les gardes nationaux du 19^e régiment de marche. La fusillade prussienne décimait ce régiment, devant la muraille du parc. Impossible de tenter l'assaut, puisqu'il n'y avait pas de brèche ; pas d'artillerie pour les soutenir. Le lieutenant Beau, de la 17^e compagnie du 3^e régiment du génie, s'élançait jusqu'au mur, à la gueule des fusils prussiens, un-

paquet de dynamite à la main. Il veut faire sauter le mur. Vingt balles transpercent sa capote sans le toucher. Il recule, détache son épée, la donne à un soldat en disant : " Tu la rapporteras à mon frère. Moi, il faut que je meurs ici. " Il crie à ses hommes : " Allons, mes amis, c'est pour la France ! " Il s'élançait et tombe. Rochebrune s'élançait à son tour, avec ses gardes nationaux. Il tombe près de Beau et en mourant leurs mains se réunissent, pendant que des soldats, qui se précipitent pour enlever le corps de leurs officiers, tombent à leur tour.

Sur la tombe glorieuse de tous ces braves gens, on devrait graver le premier couplet de l'hymne émue de Victor Hugo :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire, près d'eux, passe et tombe éphémère ;
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau,

La résistance des Prussiens était obstinée et les progrès étaient lents du côté de l'armée française. Le duel de l'artillerie était engagé. Nos principaux points de tir étaient, en outre de la route de l'Empereur, sur le moulin des Gibets. Une dizaine de pièces de campagne descendaient plus bas vers Buzenval ; elles se tenaient en batterie vers le haut de Rueil, à gauche, auprès d'une maison appelée dans le pays le Moulin-au-Comte. Quelques pièces garnissaient également le chemin de fer de Saint-Germain vers la gare de Rueil, pendant que deux locomotives blindées couraient sur la voie, lâchaient une bordée et rebroussaient chemin. De Buzenval les Prussiens répondent directement à nos batteries du chemin de l'Empereur, du Moulin-au-Comte et de la redoute des Gibets. Nos pièces de chemin de fer s'arrêtèrent de tirer vers une heure, mais la fusillade, du côté de Buzenval, prenait, à cette même heure, une intensité croissante, augmentée à l'infini par l'écho des bois voisins, entremêlée du grondement des canons et du crépitement sec des mitrailleuses. Vers quatre heures du soir, les Prussiens firent un violent effort sur Buzenval, les feux redoublèrent afin de nous débusquer des positions conquises. Les Français fléchirent de quelques pas. Ce mouvement permit à l'ennemi de se dégager sur la droite et de pousser l'offensive sur le parc de la Malmaison, où étaient campés sans défiance les volontaires de Montrouge qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque.

Les Prussiens débouchèrent par Saint-Cucufa, en se servant des jardins pour se dissimuler et s'approcher plus près. La nuit commençait à baisser et favorisait leur surprise. Les Français, de ce côté, furent bousculés. Une partie prit la fuite. L'autre eut le temps de se remettre, se défendit vaillamment et disputa pied à pied le terrain à l'ennemi. Il était cinq heures. La fusillade s'éteignit insensiblement. Sur l'extrême droite comme sur l'extrême gauche, la ligne française revint aux positions de la matinée. Les troupes campèrent sur le plateau, en avant de la Fougère, au-dessus de Buzenval. Les hommes n'étaient pas découragés. Au contraire. Ils s'attendaient pour le lendemain à un nouvel effort, à une nouvelle bataille. La nuit était très sombre. Tout le champ de bataille était plongé dans l'obscurité. Une obscurité silencieuse et morne, qui ne laissait rien deviner de la tragédie de la journée. Tout au fond de la vallée de Cucufa, seulement, quelques coups de fusil. Sur la crête du plateau, une mince ligne de feux de bivouacs. Le mont Valérien ne tire pas. Les batteries prussiennes semblent dormir.

Qu'est devenue Lucienne pendant cette journée ? Elle est restée avec Georges auprès de Claudine. La blessée est toujours très mal. Cependant son état n'a pas empiré. Le docteur allemand la soigne. C'est le matin qu'il fait ses visites. Il a fini par s'intéresser à ces jeunes filles. Le matin de la bataille, il est arrivé en grande hâte.

" J'aurai, bien des blessés aujourd'hui, dit-il en pansant Claudine. Un combat est imminent. Lucienne s'approcha de lui et très bas :

— Docteur, je voudrais vous adresser une question.

— Laquelle

— Promettez-moi de me répondre franchement.

— Je ne mens jamais !

— Pourquoi n'avez-vous pas pu venir cette nuit ? Claudine était très mal. J'ai cru qu'elle allait mourir.

— Je l'ignorais.

— Vous avez été prévenu.

— Par qui ? fit le major, étonné.

— Par M. Jean de Montmayeur.

— Vous vous trompez, mademoiselle. Je n'ai pas vu cette nuit M. de Montmayeur.

— Impossible.

— Je vous l'affirme.

— Peut-être étiez-vous absent ?

— Je suis rentré dans la chambre que j'occupe et que vous connaissez, hier au soir à dix heures. Je n'en suis sorti que ce matin à cinq heures. Est-ce avant ou après que M. de Montmayeur s'est présenté chez moi ?

— C'est vers deux heures du matin que j'ai trouvé Claudine plus mal, et à cette heure-là que j'ai prié M. de Montmayeur de se rendre chez vous.

— Je vous l'affirme, il n'est pas venu.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Le major sortit. Lucienne se rapprocha de Claudine et l'embrassa sur le front tendrement. Son visage venait de se fatiguer subitement. Elle semblait vieillie et tous ses traits décelaient une épouvante secrète. Georges, près du lit de Claudine, n'avait prêté aucune attention à cet entretien. Il tenait dans ses mains une main de Claudine, et de temps en temps ses lèvres s'y posaient doucement, l'effleurant à peine, comme l'aile légère du papillon caresse une fleur. Lucienne contempla longuement la blessée ; elle semblait repasser en son esprit les courtes réponses du médecin allemand. Montmayeur n'était pas allé chez celui-ci. Pourquoi ? Parce que la mort de Claudine le débarrassait d'un souci. Lucienne le devinait. De là son horreur. Et voilà pourquoi elle murmura, très bas, en se penchant sur Claudine pour l'embrasser encore : " Sois tranquille je veillerai sur toi. "

VII

Vers huit heures du matin, Lucienne entendit la fusillade. Elle ne doutait pas que Gauthier Bourreille était près d'elle, au-dessus de débattant contre Montmayeur et placé par celui-ci dans l'épouvantable situation de sacrifier son père ou de passer pour un traître, pour un déserteur, pour un lâche. Elle le croyait reparti, après son court entretien de la nuit précédente, reparti pour le campement de l'armée française. Certes, en écoutant la fusillade, elle avait peur ; son cœur était déchiré, et pourtant à son épouvante se mêlaient deux autres sentiments : la fierté, la confiance. Elle était fière, parce que Gauthier faisait son devoir. Elle avait confiance dans l'avenir. Mais comme elle fut longue cette journée cruelle. Claudine, à plusieurs reprises, s'était réveillée de sa torpeur, avait essayé de se soulever sur son lit, écoutant. Elle avait murmuré :

— Qu'est-ce donc que ce bruit ?

Mais elle n'avait pas attendu la réponse. Elle était retombée, fatiguée de l'effort, sur son lit. Et elle avait fermé les yeux. La bataille se rapprochait ou s'éloignait, selon que les uns ou les autres gagnaient ou perdaient du terrain. Lucienne s'était mise à genoux et priait. Quant à Georges, les paupières baissées, il paraissait dormir, lui aussi, comme Claudine. Mais qu'il en était loin ! Il maudissait sa maladie, sa faiblesse. Il aurait voulu courir à ceux-là qui se battaient, se mêler à leurs rangs, se faire tuer glorieusement. Il se désespérait de son impuissance, le pauvre homme, fiévreux et inutile. De toute la journée, non plus, il ne quitta pas la chambre de Claudine. Montmayeur ne parut pas ce soir-là. Il attendait l'issue du combat. Et bien qu'il eût en sa possession la lettre signée par Gauthier, il espérait quand même, espérance terrible, que les hasards de la bataille le débarrasseraient de Gauthier et qu'il n'en entendrait plus parler. Le soir, la nuit descendue, Lucienne dit à Georges :

— Ne vous éloignez pas de Claudine, sous quelque prétexte que ce soit avant mon retour, vous me le promettez

— Certes, mais...

— Vous ne la quitterez pas ?

— Je vous le jure : mais où allez-vous, Lucienne ?

— Je ne puis rester ici plus longtemps. Je vais...

Elle s'arrêta. Elle ne voulait pas dire à Georges, ce qu'elle pensait, ce qu'elle allait essayer de faire.

— On s'est battu dans Garches. Des maisons sont brûlées. Il se peut qu'il soit arrivé malheur à Mme Doriat. Quand je l'aurai revue je reviendrai.

Elle mentait. Ce qu'elle désirait, c'était non point s'assurer seulement que Marie Doriat était encore vivante. Mais elle désirait savoir ce qu'était devenu Gauthier. Elle courrait aux ambulances allemandes, aux ambulances françaises. Ah ! elle finirait bien par apprendre. Elle sortit, sans même jeter un manteau sur ses épaules, n'y pensant même pas. La nuit était venue tout à fait. Elle s'éloigna de la fabrique, s'engageant dans la plaine, descendant vers la vallée. A chaque instant, elle rencontrait des corps étendus. Cadavres de Français et cadavres de Prussiens. Les ambulanciers, avec leurs brancards, parcourent le champ de bataille, relevant les blessés, enlevant les morts. Leurs blouses blanches se détachent comme des fantômes, se mouvant lentement dans l'obscurité de la nuit. Lucienne court de l'un à l'autre. Quand elle reconnaît l'uniforme de la ligne, des zouaves, des artilleurs, des cavaliers français, des mobiles et de la garde nationale, sur un cadavre que l'on emporte, elle ne s'en préoccupe pas. Ce qu'elle cherche, c'est la vareuse sombre des francs-tireurs. Beaucoup sont là, tombés au champ d'honneur, morts, frappés par devant. Elle les regarde à la lueur des lanternes que portent les ambulanciers. Le cœur étroit chaque fois par une souffrance aiguë, elle les regarde et passe. Quand, au loin, elle aperçoit des brancardiers qui s'éloignent, elle s'élançait vers eux comme une folle, les rejoint, les arrête.

— Monsieur, monsieur, par pitié, un instant, rien qu'un instant.

Et elle se penche avidement sur la tête du blessé ou du mort. Elle ne reconnaît pas celui qu'elle cherche. Et à chaque fois, des soupirs de soulagement s'échappent de sa poitrine, dans l'égoïsme de son profond amour. Les brancardiers vont et viennent de Rueil au champ de bataille, rapportant à la file leurs lugubres fardeaux. De temps à autre des plaintes sourdes et navrantes de blessés troublent le calme silencieux de cette nuit tragique. Pendant la journée, le service a été fait avec beaucoup d'ordre par les ambulances de Paris, mais le soir elles sont parties, de telle sorte que les blessés abondent dans les trois ambulances de la ville, surtout à celle de la mairie. On met des matelas entre les lits. Lucienne vient jusqu'à Rueil. Elle parcourt les ambulances. Gauthier n'est pas là. Mais son bataillon a été très éprouvé. Partout des francs-tireurs. Elle s'adresse à l'un d'eux que l'on vient d'amener et qui a sa pleine connaissance.

— Connaissez-vous Gauthier Bourreille ?

— Oui. Beaucoup.

— Ah ! qu'est-il devenu ? Mort ! Blessé ?

— Attendez. Je ne sais pas comment cela se fait. Pendant toute la matinée, il n'avait pas été là. Il avait manqué le matin à l'appel. On le croyait déserteur.

— Lui !

— Dame ! on venait de retrouver son fusil et son sac, mais de Gauthier Bourreille, point. Son rang était près de moi. Tout à coup, vers dix ou onze heures, je crois, il accourt sans armes, ramasse un chassepot et des cartouches. Un quart d'heure après il tombait, rassurez-vous, légèrement blessé, une balle dans l'épaule droite. Il a refusé tout secours et il a gagné seul, à pied les ambulances.

— Et où est-il

— A Paris, sans aucun doute. Il n'y a ici que les blessés de la fin de la journée. Les autres ont été évacués sur Paris.

— Merci, monsieur, merci.